

Brigitte Palaggi Olivier Domerg

La somme des deux (paysages, motifs, chantiers)

35 ans d'écriture photographique et poétique *sur* et *dans* le paysage
35 ans de créations et de publications en duo

—

DOSSIER DE PRESSE

AVEC LES TEXTES

DE

Michaël Batalla

Marielle Macé

Emmanuelle Bayamack-Tam

Brigitte Palaggi et Olivier Domerg

—

EXPOSITION

DU 14 JEUDI SEPTEMBRE
AU VENDREDI 22 DÉCEMBRE

•
cip m



Brigitte Palaggi
Olivier Domerg
La somme des deux
(paysages, motifs, chantiers)

35 ans d'écriture photographique et poétique *sur* et *dans* le paysage
35 ans de créations et de publications en duo

—

Michaël Batalla
Une diplographie
p. 5

voir, vert, vers

Marielle Macé
voir, vert, vers
p. 9

Emmanuelle Bayamack-Tam
Il fait beau voir
p. 17

Brigitte Palaggi et Olivier Domerg
La somme des deux
p. 27



Michaël Batalla

Une diplographie

C'est à Martigues où ils habitent que la photographe Brigitte Palaggi et le poète Olivier Domerg imaginent leurs projets d'écriture et de prise de vue. Le plus souvent, ils situent ces projets en France ; parfois ailleurs dans le monde (New York, Italie). Pour les réaliser, ils se déplacent, ils s'approchent, parcourent, relèvent, arpentent ; ils vont à la découverte des lieux et à la rencontre des gens qui les peuplent. En un mot, ils observent l'étendue terrestre : le territoire.

Leurs explorations sont conçues dans le but précis de *faire œuvre* d'image et de langage en approfondissant pour cela une expérience universelle, décisive pour la relation humains/monde : *l'expérience du paysage*.

Organisée de façon à restituer les principales séquences d'une pratique au long cours, menée conjointement depuis plus de 35 ans, l'exposition *La somme des deux (paysages, motifs, chantiers)* invite à la visite du laboratoire où a lieu et où se renouvelle l'expérience en question ainsi qu'à une découverte des résultats successifs auxquels elle aboutit. Au fil des vitrines, des panneaux d'accrochage, à travers les photographies, les textes, les films, les enregistrements et les documents de toutes sortes rassemblés ici, l'exposition ambitionne de donner au compte rendu la dimension d'une retrospective que nécessite la portée de la démarche.

En effet, à l'heure où un peu partout dans l'espace des arts et des lettres se multiplient les réflexions et les pratiques liées aux approches critique et créative de l'écopoétique, la production de Brigitte Palaggi et d'Olivier Domerg fait figure d'œuvre pionnière et ce, *a fortiori*, si on l'articule aux perspectives de prise de conscience écologique.

Il importait, en présentant dans un même lieu ses multiples aspects, d'en montrer la rigueur et l'ouverture. *La somme des deux*, première exposition non pas « mono » mais, pour ainsi dire, *diplographique* — une somme, effectivement, qui n'est pas tant l'addition que la combinaison, ou encore l'intrication de deux regards posés simultanément sur les manifestations géographiques de la culture humaine et sur la passion de voir et d'exprimer.



Brigitte Palaggi, *Italie*, 2005.

Et sans omettre, bien sûr, la rature
Inopinée de ces horizontales,
Ni, dans tout paysage, l'équipée
De toutes ces lignes qui le structurent ;
Droites ou courbes, et autres fractales,
Ni les effets de relief et surface
(Sans oublier la force des couleurs) ;
Et tout ce qui, à nos yeux, trouve place,
Semble se « construire dans le regard »,
Si, toutefois, cela n'est pas un leurre !

Mais, poursuivons donc notre découverte,
De cette contrée qui, des plus vertes,
Alterne ouverture et cloisonnement !
La prairie qui, à l'instant, vous requiert,
Est prise dans le sens de la longueur.
À gauche, des grands arbres la séparent
De cette route perpendiculaire ;
Donnant la perspective, comme l'heure,
L'ombre portée de sa ligne de fuite !
Des frênes, sans frein, montent à la suite,



B.P. *Cantal*, 2021.

Marielle Macé

voir, vert, vers

Ils sont deux et on dirait qu'ils passent leur temps dehors, pour aller au-devant des lieux. Sur les routes, le long des rives, des sentiers, à travers champs ; à marcher, flâner, grimper ; sortir de la voiture pour y voir de plus près, reprendre la voiture ou le train pour glisser, tapis-volant, dans les campagnes françaises ; observer ce qui s'invente et se présente au détour de chaque cours d'eau, de chaque relief, de chaque déclivité (ou même d'un angle de leur chambre), y revenir et s'en réjouir, en s'accordant aux invitations du réel par un « Ha ! » ou un « Oui ! » permanents, au moyen de la photographie ou de la phrase.

C'est un compagnonnage par amour du paysage donc, du paysage dans tous ses états, dans tous ses visages. Une création née d'un « parti-pris des lieux¹ » et de l'intensité d'un « sentiment géographique »². Car toute la beauté (ou la tristesse) qui *a lieu* réclame d'être honorée, dans l'image comme dans la page : l'immense ruban du Rhône, le bassin de l'étang de Berre, les prairies d'altitude du Cantal, la Sainte Victoire, un jardin d'enfance (le jardin qu'est l'enfance), un paysage périurbain, une centrale thermique, un parking, la Provence nucléarisée... Voilà trente-cinq ans que ça dure, trente-cinq ans que Brigitte Palaggi et Olivier Domerg travaillent *sur le motif*, exercent leur regard et composent *in situ* leur double œuvre, photographique et poétique.

Parfois les choses se composent d'emblée à deux, dans « la somme des deux » (au cours d'une longue période d'approche, de repérages, d'allers retours, d'encerclement progressif du motif), et cela prend la forme d'une exposition³ commune, d'un livre (une dizaine de livres à deux depuis *Treize jours à New York, voyage compris*), d'une performance. Parfois une série photographique de Brigitte Palaggi vit d'elle-même (*Parmi d'autres possibles*).

Mais toujours le paysage est conçu comme un « piège à regards », qui appelle, séduit, requiert, même pour un instant. Et chaque fois c'est comme s'il fallait répondre à l'appel : répondre d'un saisissement géographique, et répondre aux propositions que fait continûment la réalité — au triple sens du mot « proposition » : une offrande, recommencée à chaque inflexion du terrain / une phrase (puisque chaque paysage

1. Michel Collot, *Le Parti-pris des lieux*, Bruxelles, La Lettre volée, 2018.

2. Michel Chaillou, *Le Sentiment géographique*, Paris, Gallimard, 1976.

3. Le titre de l'exposition visible à Marseille du 16 septembre au 23 décembre 2023, au Centre international de poésie, provient de L'affiche, revue murale de poésie n° 52, *La Somme des deux*, Brigitte Palaggi (photographie) / Olivier Domerg (texte), Le bleu du ciel éditions, 2009.

fait sa phrase à lui, et vous lance son idée) / et une invitation amoureuse, la promesse d'une jouissance du monde qu'il y a, qui est là, tel, émouvant et grand ouvert.

Cette prodigalité du monde, Olivier Domerg la précipite dans la page, nombreuse, avec « pour toute poétique et toute morale ce qui est devant nous » (*Le temps fait rage*), ce que vraiment on *voit*, dans un ajustement permanent de la focale et d'infinis changements d'angle. La décision, ferme, est de « ne rien mentir⁴ » (le mot est de Jean-Marie Gleize), d'échapper à toute mise en scène, d'en rajouter même sur l'exactitude d'un Ponge (*Fabrique du plus près!*). Ne rien mentir, sauf dans cette discrète entourloupe où, sur un panneau de signalisation dans les Hautes-Alpes, « Cédez le passage » a été trafiqué et devient, à la lettre : « Cédez le paysage »!

Cela réclame une écriture du détail, hétérogène, profuse, une écriture de la déclinaison et de l'inventaire, acharnée à s'approcher toujours mieux, revenant sur ses pas, persévérant, suant, reprenant la marche et le bâton, malgré la tension « entre l'engagement de la phrase et la résistance des choses » (*Le temps fait rage*).

Devant une montagne, tout est affaire de volume : étaler la pente, éprouver l'épaisseur du terrain et les accidents du sol, trouver des prises, faire lever toute une masse géologique par l'effort même de la phrase, et de blocs-proses aussi têtus que la roche.

Devant le Rhône (en dépit des ouvrages qui l'entravent, le canalisent ou le salissent, ou en dépit des moments où le paysage est moribond, et ils sont légion), il faut libérer la vitesse de l'énoncé pour qu'il coule, prolifique et débordant, chaviré par « la puissance bruissante et passante » du fleuve, lancé « à tonneau ouvert! ».

L'émotion géographique prend d'ailleurs souvent la forme de l'exclamation. « Fortes exclamations! Et puis, youyous! » (*La Verte traVersée*). Il s'agit presque d'applaudir au paysage qui surgit, « comme une vivante et verte évidence ». D'écrire comme on acclamerait, en grandes bouffées de reconnaissance, pour relayer l'émotion vive de la vision (qui fut d'abord continuée dans la vibration de la prise de note : vite! On prend le carnet, on s'arrête pour essayer d'attraper la merveille du perçu au filet de

la langue, de la « saisir » sans pour autant la fixer, pour dire l'exactitude de la sensation mais aussi préparer le passage de relais à la photographe qui viendra y voir à son tour). Il s'agit également de livrer cette sensation comme un événement, ou plutôt un avènement : « vrai! », dans une écriture joueuse, remuante, souvent stupéfaite, parfois indignée, un énorme travelling hérissé de points d'exclamation, de soubresauts, égayé de jeux de mots, de rimes riches ou équivoquées, de calembours qui font déjà de la langue un vaste territoire de saillies, une continuité hyper-vivante. « La vie remue, et la vue avec elle! » (*Rhôneo-Rodéo*).

4. Jean-Marie Gleize, *Tarnac, un acte préparatoire*, Paris, Le Seuil, 2011.

Pour le lecteur, la lectrice, c'est un éboulis de perceptions, changeant vite et « à vue », comme si la réalité dévalait la pente de la page (même dans l'ennui des zones intermédiaires, logistiques ou commerciales).

« Téméraire lecteur, "tiens-toi aux branches"! » (*La Verte traVersée*). Les pages se déversent et semblent nous reverser en continu dans la vitalité bouleversante du réel, captant « la vivacité de chaque élément », arbres, pentes, prés, rus, monts, pics, ceux qui se dressent, ceux qui s'étalent, ceux qui s'étendent, ceux qui détaient ou se renfrognent...

Au bout de chaque parcours, à force de remettre l'ouvrage sur le métier de la langue, d'épuiser la vue, la plume, le corps, on aura appris à mieux pénétrer ce morceau de monde qui s'offre, renversant, au regard ; à mieux « y être », à mieux être dans le paysage plutôt que devant lui ; à « s'entourer de plus de réalité » (*La Verte traVersée*).

La photographie épouse elle aussi la joie exclamative du « voir », mais dans une sorte de calme, et d'acquiescement à l'évidence : « c'est ça, c'est là! », agrandissant la sensation, mettant le flux verbal en pause, appliquée à prendre acte de la surprise, de l'incongru, et à concentrer les différentes lignes du paysage. Brigitte Palaggi accentue en effet souvent les coutures, les jointures, les sutures ; elle expose « ce qui fait paysage » en le liant : rivières, ponts, bancs, trains de nuages, rambardes, talus, lignes de chemin de fer et lignes à haute tension... Sa Sainte-Victoire est un signe insistant parmi les lignes, un signe obstiné posé sur le fil de l'horizon, un coup de *point* dans le flux de nos inattentions.

C'est étonnant : on dirait qu'au texte est dévolu le temps de l'instantané, et à la photographie celui de l'étendue, de l'étirement, de l'enracinement dans l'agencement souriant des parcelles. Des phrases pour aller vite, au rodéo des virages / et des images pour prendre patience, déposer des contours, reposer dans un bain de durée. « VOIR s'effectue dans le temps et décante avec lui. Peu à peu remontent des sensations spatiales, matérielles, pittoresques. Une sensualité ubiquiste électrise le paysage » (*Fragments d'un Mont-Monde*).

Et puis, la photographie annonce la couleur. Le bleu insolent et superbe des ciels de Méditerranée, ou des Hautes-Alpes. Mais surtout le *vert*, dans une vision obstinée de ce dont la nature nous fait don.

D'une image à l'autre en effet, c'est une sorte d'insistance chromatique, comme si le sang du vivant coulait, humide et pénétrant. Bien sûr il y a d'autres tons, d'autres nuances (tellement de gris, de roux, d'emmauvements et de transparences — gouttes de pluies, à-plats de neige) ; mais avec ceux qui placent le paysage au centre de leur vie, c'est surtout à d'infinis « états de vert » que l'on est conduit. Tous les verts dont est faite la réalité paysagère.

Les séries photographiques de Brigitte Palaggi documentent donc les stations de cette sorte de jardin immense et intermittent qu'est le pays : un grand entrelacs d'hommes et de terres, de nature et de travail, de surprises ; un jardin ici libéré, là négligé, là encore assoiffé et défait. Pas une seule figure humaine dans ces vues (ou de si loin), mais les traces de beaucoup de gestes d'habitation, qui ont lentement dessiné le territoire.

C'est le cœur même de la notion de paysage. Le paysage, en effet, c'est cette zone de participation des hommes au monde, et du monde dans l'homme. C'est « la nature prise dans les filets de l'histoire humaine » (Jean-Marc Besse⁵). Une œuvre collective, anonyme, quotidienne, une écriture à la surface de la terre (géo-graphie), produite par une infinité d'activités humaines, mais qui nous échappe en grande partie.

De ce point de vue, *La Verte TraVersée* est peut-être le compagnonnage le plus abouti du poète et de la photographe : voyant tout vert, l'herbe et le vers, voyant la vie en vert — si grand est le besoin, si forte l'impression — et versant continûment dans ce vert le pas et la parole.

Je crois que le mouvement même du vivre est bel et bien là, dans ce « versement », et je rêve à mon tour. « Verser » se dit de tout ce qui s'incline pour se répandre, irriguer, asperger, épancher. En abondance, puisque *versare* est le « fréquentatif » de *vertere*. (*Vertere* avait aussi donné son nom à Vertumnus, le dieu des saisons, de la maturation des fruits aux beaux jours, mais aussi des métamorphoses et du travestissement, et encore de la greffe, de l'échange et du troc ; Vertumnus, qui se tourne vers le soleil, qui fait tourner les saisons, et qui change sans cesse de tournure — tour à tour singulier et pluriel, masculin et féminin, étrusque et romain, avec pour seule permanence le fait d'être toujours beau, rayonnant et fécond⁶.)

« Verser » a donné « versant », « dévers », « avers ». Le versant comme face, déclivité, pente, l'une des nombreuses attitudes de la montagne. Et par conséquent (retour à l'eau), « bassin-versant » (le bassin-versant est cet espace géographique alimentant un cours d'eau et drainé par lui ; c'est une continuité hydrographique, qui appelle une longue prose humide et sinuée — sur une carte, les bassins-versants forment le tracé d'un réseau sanguin, les veines de la terre⁷). Et encore « averse », « déverser », « renverser », « bouleverser », « converser » (converser qui, étymologiquement, ne voulait pas dire échanger des énoncés, mais fréquenter, revenir souvent auprès de quelqu'un, vivre avec)...

5. Jean-Marc Besse, *La Nécessité du paysage*, Marseille, Parenthèses, 2018.

6. Maurizio Bettini, "The Invention of a Roman God: Anthropology and Roman Religion", *Jerome Lectures*, American Academy in Rome, 20 juin 2016.

7. Marin Schaffner, Mathias Rollot, François Guerroué (dir.), *Les Veines de la terre. Une anthologie des bassins-versants*, Marseille, Wildproject, 2021.

« Verser » est même le verbe de la sexualité et de l'amour. Le nom d'Éros vient de « verser, se répandre, pleuvoir », c'est une averse (j'ai appris ça de Stéphane Bouquet : « Éros est très probablement la même chose que l'eau. C'est une divinité liquide. *Erao* voulait dire à l'origine je verse. La vie était : je verse quelque chose. Quelqu'un suppliait à quelqu'un (...) Laisse-moi venir dans ton eau »⁸). Ce verser-là évidemment bouleverse.

Au creux du poème, le *vers* embrasse toutes ces coulées. Le vers (et le verset, autrement dit le versé) est fait de ces tours et détours du lieu lui-même, il les accueille et les reconnaît. Soucieux du monde, les poètes semblent aller au paysage comme les paysans à leur travail — le *versus* était d'ailleurs le mouvement de la charrue qui tourne au bout du sillon (et « verser » s'est aussi dit pour « labourer »), ou comme les fleuves à leur delta.

« Verser » est sans rapport avec « vert », croit savoir le dictionnaire. Mais on peut y penser, et surtout le faire, dans la parole. On a toutes les raisons de le faire. Puisque verte est la comparution infinie du vivant, verte la tonalité d'un monde auquel aller comme à son bien — en quête, comme nous le sommes tous, du bon paysage.

8. Stéphane Bouquet, *Nos Amériques*, Seyssel, Champ Vallon, 2010.



Bel amandier, déjà bourgeonnant en ce trois janvier du nouveau siècle ; encore quelques jours pareils à ce dernier, et « l'on verrait éclore ces blancs boutons » — **pousses soyeuses ou boules délicates des sépales** (chaque calice replié sur sa corolle qu'il renferme en partie) (j'ouvre ici un dictionnaire afin d'être précis dans ce que je vous relate et que je vis, ainsi, en gestation ; attendant, pour fleurir, plus d'ensoleillement, de chaleur ; ou peut-être, poème plus conséquent) **en bout de branche ou de rameau** que j'observais hier, tout à loisir, étant venu pour constater l'avancée (presque inéluctable) des travaux, malgré la fragilité de la chose (et le coup de froid toujours possible, même en ces temps préoccupants de réchauffement planétaire et de parenthèses bavardes, déroulant, de vers en vers, leurs banalités éprouvées) [...]

Ce qui fait le paysage : une forme bien ancrée dans l'espace et un ensemble de lignes (crêtes, lisières, haies, côtés) qui en proviennent ou y retournent ; en découlent ou s'en démarquent (obliques, parallèles, courbes de niveau, et quelque fois, pénétrantes).

Ce qui le fonde : la levée de la figure et son plissé. L'élan premier du soulèvement tirant à lui la couverture. L'étoilement et l'étalement des pentes que le labeur humain habilla ou déshabilla (comme ailleurs le fit l'érosion). Le damier inégal des champs, les nuances et dégradés que cela suppose (nature des sols et des cultures, implantation de l'habitat, là où la terre est plus aisément exploitable).

Emmanuelle Bayamack-Tam

Il fait beau voir

Ma rencontre avec Olivier Domerg s'est faite sous le signe de l'écriture. À vingt ans, nous avons en commun un certain nombre de prétentions naïves, dont celle de croire que l'écriture serait notre grande affaire et que nous ne serions jamais « bons qu'à ça ».

Cette rencontre s'est également faite sous le signe du collectif : nous avons envie d'écrire ensemble, mais aussi d'éclater le cadre singulier de notre pratique, de nous frotter à d'autres arts, le dessin, la peinture, la danse, la musique, la photographie. Nous savions que nous étions seuls, mais nous avons envie de l'être un peu moins — nous avons envie d'être plusieurs. « Autres et Pareils » est né de cette aspiration et a effectivement été l'aventure collective et inclusive dont nous rêvions — aventure dont Brigitte Palaggi et son travail photographique ont très vite été partie prenante.

Si je rappelle les prémices de ma relation avec Domerg et Palaggi, c'est parce qu'il me semble qu'ils n'ont jamais perdu cette aspiration au collectif. Cela ne les empêche pas de savoir que dans la création, on répond toujours à des intimations intimes ; qu'on se coltine toujours un matériau aussi singulier qu'obsessionnel, aussi personnel qu'incommunicable. Et l'exposition *La somme des deux* démontre de façon éclatante que leur travail ne peut pas être réduit au duo qu'ils forment depuis trente-cinq ans.

Et pourtant, ce duo intrigue, parce qu'il pose une question centrale dans la création, si ce n'est dans l'existence : celle de la distance. La distance se joue évidemment par rapport au motif, voire au sujet, mais en l'occurrence, elle se joue aussi entre eux, entre deux explorateurs du même territoire. Wim Wenders, qui est réalisateur mais aussi photographe, dit qu'il lui est impossible de prendre des photos s'il n'est pas absolument seul et je soupçonne Palaggi de partager ce besoin de solitude : comment s'arrange-t-elle de la présence de Domerg sur les lieux qu'elle photographie ? S'éclipse-t-il ? Se fait-il oublier tandis qu'elle s'immerge dans le paysage ? Travaillent-ils de façon décalée ?

À les lire, on croit trouver des indices – leurs trajets en voiture, leur arpentage du même périmètre, chacun prenant des notes à sa façon. Le poète intègre parfois les échanges qu'il a, sur le moment et sur le motif, avec « la photographe ». La photographe intègre parfois le poète à ses photos, silhouette anonyme qui pourrait tout aussi bien être celle d'un randonneur ou d'un berger. On se dit, qu'avec le temps, ils ont dû apprendre à *voir ensemble*, et que c'est l'une des lignes de force et de tension de

leur œuvre duelle. On se dit qu'avec le temps, ils ont dû la trouver, cette distance — qui est la bonne parce qu'elle permet la subjectivité sans interdire le rapprochement.

Ce rapprochement est nécessaire, à quelque stade du travail qu'il intervienne — mais ce rapprochement est périlleux, et l'histoire de l'art est là pour démontrer que la création collective relève souvent du fantasme, de l'anecdote ou d'une expérimentation qui peut très vite tourner à l'aporie. Les surréalistes, qui s'y sont tenus avec une constance louable, ont aussi le mérite de l'avoir théorisée et d'en avoir formulé la dimension politique : « Être deux à détruire, à construire, à vivre, c'est déjà être tous, être l'autre à l'infini et non plus soi ». Mise en exergue à *L'Immaculée Conception*, cette phrase pourrait tout aussi bien servir d'épigraphe au *Chant du hors champ*¹, au Puy de Manse² ou à *La Verte traVersée*³.

Détruire, construire. Ce mouvement de balancier est sans cesse à l'œuvre chez Palaggi et chez Domerg. Car avant de voir, de lire et de penser, il faut désapprendre à le faire. Or on avance en terrain miné, un terrain déjà balisé par des siècles de littérature, de peinture ou de photographie. On avance dans du déjà vu et du déjà dit. On a en tête l'avertissement de Domerg dans *Couleuvre*, l'un des nombreux textes qu'il a consacrés à La Sainte-Victoire : « surtout bien s'en garder ! »⁴ Oui, il faut être sur ses gardes, se méfier, se défendre sans cesse — du cliché, de la métaphore, du sublime, du folklore, de l'habileté, de la verve, de l'esbroufe... Le travail de Palaggi et de Domerg sur la Sainte-Victoire⁵ — la V., la Sainte, l'arapède géante, le motif cézannien, la vénérable éminence provençale — est peut-être le plus emblématique de cette façon qu'ils ont, tous les deux, de déconstruire les évidences et d'aller à rebours de leurs propres intuitions. Photographier la Sainte depuis la Mède ou les Martigues, c'est mettre à mal son statut iconique. Mais ce statut, Palaggi comme Domerg l'intègrent à leur réflexion, comme un scrupule, un obstacle qu'on exhibe pour mieux le déjouer.

Ce faisant, et même s'ils récuseraient (avec véhémence !) toute visée pédagogique, il me semble que leur travail est aussi une école du regard, et qu'en revenant ensuite

1. *Le chant du hors champ*, Fage éditions, 2008.

2. Le travail sur le motif du Puy de Manse, mené par Brigitte Palaggi et Olivier Domerg, a donné lieu à une exposition au Musée muséum départemental des Hautes-Alpes (*Le Puy de Manse, fragments d'un mont monde* du 18 mai au 31 octobre 2013) et à une trilogie : *Portrait de Manse en Sainte-Victoire molle* (L'Arpenteur/Gallimard, 2011) ; *Fragments d'un mont-monde* (Le bleu du ciel, 2013) ; *LE MANSCRIT* (Le Corridor bleu, 2021).

3. *La Verte traVersée*, éditions l'Atelier contemporain, 2022.

4. *La Sainte-Victoire de trois-quarts*, éditions La Lettre volée, 2017.

5. Leur travail commun sur le motif de la montagne Sainte-Victoire a donné lieu à une exposition collective à la Salle de l'Aigalier et à la Médiathèque Louis Aragon, à Martigues, du 2 novembre au 8 décembre 2012, et à un livre, *La Sainte-Victoire de loin en proche*, éditions AUTRES ET PAREILS, Nîmes, 2012 ; ainsi qu'à un triptyque intitulé *La condition du même : La Sainte-Victoire de trois-quarts*, éditions La Lettre Volée, 2017 ; *Onze tableaux sauvés du zoo*, éditions L'Atelier de l'agneau, 2018 ; *Le temps fait rage*, éditions Le bleu du ciel, 2015.

au paysage, au mont, au fleuve, au pré ou à la zone périurbaine qu'ils se sont efforcés de dire, on aura l'œil un peu mieux dessillé.

Un projet politique est à l'œuvre dans l'œuvre, dans la façon dont ces deux-là fuient le spectaculaire. Un projet qui se saisit aussi dans l'éviction quasi systématique des corps et des visages dans le travail de Palaggi — du moins dans une grande partie du travail exposé au centre international de poésie de Marseille. Tout se passe comme si Palaggi refusait cette photogénie-là, si immédiate et si facile, tout comme elle refuse l'angle ou le cadre attendus — pour toujours s'en trouver un autre, moins prévisible et plus saugrenu.

Mais si les visages et les corps sont les grands absents de son travail, l'humanité s'y rappelle sans cesse : piquets de clôture, grues, tôle ondulée, trampoline, cages de foot, sillages et sillons, panneaux de signalisation, enseignes publicitaires, clochers, maillots de bains séchant à plat sur un rocher — mais où sont passés les baigneurs ?

Palaggi fait l'inventaire photographique de ce que nous infligeons au territoire. Elle le fait sans porter de jugement, avec bienveillance, avec humour parfois — oh, ce toit rapiécé! —, mais cet inventaire est sans appel. Il dit que nous n'avons jamais affaire à un paysage pur, à une nature édéniquement vierge. Le propos de Palaggi n'est jamais bucolique et celui de Domerg ne l'est pas davantage :

« Non loin, en arrivant, on a encore croisé, rappelons-le ici, moult décharges sauvages : bris de meubles, gravats, immondices, matériels usagés, plastiques de toute provenance, monceaux de “rebuts” en tout genre : tout ce que les gens viennent jeter au bord du Rhône, dans ces zones pourtant sensibles qui font l'objet d'une réglementation stricte. Tout ou partie de ces tas, incendiés, au risque de foutre le feu à la forêt, rajoutant une pollution supplémentaire. Ne cherchez pas d'explications ! Notre ignorance est sans bornes. Notre déchéance, avérée. Notre défaite, complète ! »⁶

Domerg est peut-être moins bienveillant, plus sarcastique que Palaggi, mais au fond, le constat est le même. Tous deux écrivent l'anthropocène. Cette ère où tout est, ou devient, « artefact », y compris la montagne ou le cours d'eau. Il y a d'ailleurs chez Palaggi, beaucoup d'objets au statut indéfinissable, photographiés de façon à ce que l'œil n'y distingue pas le naturel du proprement humain. Et parce que tous deux collectent nos traces, documentent la façon dont nous n'avons cessé de modifier les sites, de leur imposer notre humanité encombrante et délétère, leur travail se fait élégiaque — forcément élégiaque. Il est même “romantique” si l'on choisit de voir dans le Romantisme la conscience déchirante de la perte, du lien qui se distend avec la nature, le vivant, le sensible.

6. Cf. *Rhôneo-Rodéo*, « Chevrotines » (chapitre 6), Un comptoir d'édition, 2017, p.43.

« Que savons-nous du paysage depuis que le prédateur est dans la place! Depuis qu'il n'a de cesse d'affirmer sa suprématie! Depuis qu'il se sert sans compter et a mis la nature en coupe réglée! »⁷

Leur position, toutefois, échappe au Romantisme. On est loin du voyageur surplombant la mer de nuages. Au contraire, on sent chez l'un comme chez l'autre la volonté d'être embarqués, *embedded, on the cover*, être un mouton qui ingère le paysage et le rumine sans affects — que l'herbe se fasse verbe, que le verbe se fasse herbe, et qu'il n'y ait plus si grande différence à la fin. Domerg et Palaggi ont été antispécistes avant même que le terme ne tombe dans notre vocabulaire courant.

C'est aussi par l'humour que Domerg et Palaggi se soustraient à l'élégie. La déploration est là, mais l'ambition satirique la désamorce. Pour autant, il ne s'agit pas d'offrir un contrepoint burlesque, un lieu de légèreté, quelque chose qui, dans le texte ou l'image, viendrait rendre le constat moins suffoquant. Non, rappelez-vous : « notre ignominie est sans bornes », Domerg le dit depuis longtemps, fustigeant les pollueurs de tout crin, ceux qui souillent les bords du Rhône comme ceux qui encombrant les esprits de leurs bêtises haineuses et délétères.

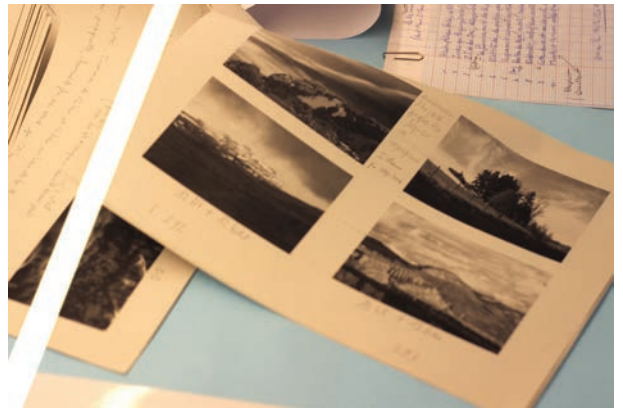
Il n'en reste pas moins qu'« il fait beau voir »⁸, pour reprendre les mots de Domerg dans *La Verte traVersée*. Il fait beau voir avec eux. On a envie d'être sur la route en leur compagnie. Avec la carte IGN que Palaggi photographie sur la plage avant de la voiture. Une carte, en lieu et place du GPS devenu la norme de nos périple. Verte la carte, comme le reste : les monts du Cantal, les prairies, les talus... Et tant pis si le vert vire au jaune, tant pis si un poids-lourd s'invite dans le paysage puisque « Tout entre [...] ici! L'inopiné, / Les circonstances et les sensations! »⁹.

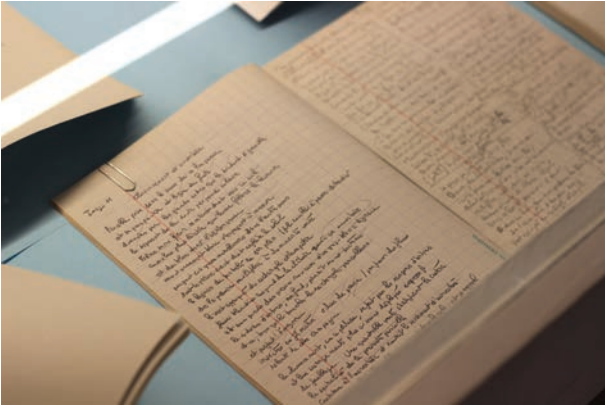
On la ferait avec eux, cette « verte traversée » – et on en sortirait plus intelligents, plus sensibles, plus vigilants. Alarmés mais pas accablés.

7. Cf. *Le chant du hors champ*, « Un parc monde » (chant douze), Fage éditions, 2008, p.159.

8. Cf. *La Verte traVersée*, « Il fait beau voir » (XVIII), éditions L'Atelier contemporain, 2022, p.252.

9. Cf. *La Verte traVersée*, « Prairies prosaïques » (II), éditions L'Atelier contemporain, 2022, p.28.





Concevez, vous qui lisez ceci, que cette départementale, avant d'incarner ce trait de bitume qui sépare et distribue les choses, est *cartographique et mentale*.

Concevez que la route est le vecteur principal du paysage, qui s'ouvre à l'avant du véhicule et se ferme dans son sillage. Concevez qu'elle est devenue son axe de découverte le plus banal ou standard. Concevez que, tel le *zip* d'une fermeture Éclair, l'automobile, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, ne cesse d'ouvrir le visible, de *le lever*, le parcourir, puis de le refermer, derrière elle, dans l'indistinction du lointain. Et, qu'en ce sens, et comme le train (ou, d'une autre façon, l'avion), elle a révolutionné notre approche et notre appréhension du paysage.

Concevez également qu'elle induise, en ce qui concerne la perception du paysage, un effet pervers qui est celui du mouvement. De traverser un paysage sans jamais s'y arrêter.

D'être coupé du monde par l'habitable et la vitesse. Bref, d'être dans un *zapping* constant, qui ne nous laisse plus le loisir de découvrir et d'apprécier les choses, autrement qu'en roulant à travers elle, autrement qu'en les consommant, rapidement, avidement, dans une épiphanie constamment renouvelée; et donc, sans valeur; annulée sitôt que vue.

Cela dit, une fois pour toutes, arrêtons-là notre véhicule, comme il l'est à présent sur le bord de cette route. Car interpellation et raisonnement nous encombrent. Et rien ne vaut LA contemplation et LA marche! Et de se rendre compte des choses par soi-même

(cela dit aussi pour le lecteur qui nous aura suivis jusqu'ici).



B.P., *Point de vue à partir de, Bretagne*, 2003.

Brigitte Palaggi et Olivier Domerg

La somme des deux

« Le monde nous requiert ». VOIR est un mode de vie. VOIR est un mode et un monde. VOIR est au commencement de toute pratique. Apprendre à regarder apprend à vivre. Les paysages nous interpellent, nous attirent, nous retiennent, quand ils ne nous tirent pas simplement par la Manche ou par le bras du fleuve! VOIR n'en finit pas ou est « toujours à recommencer ». Les paysages nous entourent et nous traversent. Nous baignons dedans. Nous marchons au-devant d'eux, nous nous arrêtons devant ou auprès d'eux, nous ajustons la focale, réglons le phrasé, la scansion, la question du cadrage et du hors-cadre. "Chant" et "hors-champ". Nous déclenchons ou faisons claquer le fouet de la langue. Nous sommes requis, tirillés de tous côtés, mitraillés de stimuli visuels, auditifs et olfactifs. Les lieux nous aiment ou nous aimantent.

Nous allons et venons en leur sein, cherchons une meilleure formulation ou un meilleur point de vue. C'est pourquoi nous prôtons "pas de côté" et "lenteur", comme les retours sur, les détours, les retournements salvateurs, l'inépuisable et heureuse contemplation. C'est pourquoi nous prenons de la hauteur. Nous élargissons la vision, c'est-à-dire que nous la libérons. Nous essayons autre chose, un « pas de deux » avec le lieu, l'air de rien, souvent contre l'air du temps.

Nous sommes sortis. Nous sommes de sortie. Nous sommes sortis, donc, nous sommes en passe de nous en sortir. SORTIR, c'est s'extraire de « l'aliénation ordinaire », du cocon du « prêt-à-voir » et du « prêt-à-penser ». On fait un sort aux discours ambiants et au conditionnement, chaque fois que l'on sort dans le paysage. Chaque fois que l'on se porte à sa rencontre. Nous élisons lieux, paysages, chemine-ments et points de vue. Nous sommes dans des lieux, nous nous accordons à eux. Nous y allons et y revenons plusieurs fois, une « quantité de fois », car les paysages n'ont de cesse et nous aussi. Nous y sommes et n'en bougeons plus. Ou alors, nous y sommes et bougeons en tout sens. Nous y avons été ou nous en revenons. Ou encore, nous y sommes et n'en revenons pas. Nous vivons à l'intérieur d'eux, c'est-à-dire à l'extérieur.

Nous sommes ces lieux, tous ces lieux, une succession de lieux, qui, peu à peu, nous façonnent (sans, cependant, nous fasciner) ; qui, peu à peu, nous construisent tout en nous déconstruisant. Privilégiant le jour, nous sommes dans « l'écriture de la lumière », bien qu'il nous arrive parfois de travailler la nuit.

L'horizon est à nos pieds, ou, au loin, dans le et les ciels. La mer miroite ou flamboie. La forêt moutonne. Les plaines et les replats respirent. Les falaises et les montagnes s'érigent. Des lieux, émanent les sensations, monte le désir de ou d'y vivre. Les paysages nous travaillent plus que nous les travaillons.

Comme d'autres, nous avons choisi l'à vif du présent, la « beauté des choses », la frugalité du sens et la frontalité de la « cause matérielle ». Nous allons et vivons dans des lieux, durant un temps prolongé, ou même, brièvement ou en passant. Nous subissons le discontinu et le transitoire. Nous avons soif de paysages et de regards. Nous touchons et goûtons aux « choses sensibles ». Nous éprouvons « le monde tel qu'il est et tel qu'il va ». Nous dressons le constat désespérant de son altération et de la « destruction en cours ». Nous ne nous voilons pas la face. Nous sommes débordés de toutes parts, ou de part en part, submergés par lui et par eux, et par moult sentiments contradictoires. Nous sommes tout entier paysages. L'espace est notre continuum, le temps, l'en-cours et l'étendue du chantier. Tout comme vous, nous sommes des « fenêtres sur le monde ». Nous nous en rapprochons. Nous tutoyons ses abords. Nous sommes au bord, tout au bord du ou des paysages. Nous n'avons de cesse de les observer et de nous en repaître. Nous sommes à leurs bords, nous roulons à travers eux. Nous avons écrit sur et photographié divers territoires, des villes, des cours d'eau, des contrées, des « pays » ou des « entités géographiques ». Ici, sur la Crau ou la Camargue, sur Port Saint-Louis ou Port-de-Bouc, sur Ceyreste, La Ciotat, Carnoux, Le Val, Plozévet ou Martigues. Sur Carro, la pointe de la Couronne, les carrières de Baou Tailla, les calanques de Figuerolles ou du Mugel. Là, sur la Toscane, les Marches ou l'Ombrie ; le Frioul, l'Émilie-Romagne ou la Vénétie. Nous avons écrit sur et photographié le Var et les Bouches-du-Rhône, le Finistère ou le plateau de Millevaches. Le lac de Serre-Ponçon ou celui de Vassivière. L'Anjou ou le pays Bigouden. Nous avons écrit sur et photographié le département des Hautes-Alpes ou celui des Ardennes. Et, de même, ceux de la Drôme et l'Ardèche, du Vaucluse et du Calvados ; du Cher ou de la Loire-Atlantique.

Nous avons travaillé sur la Méditerranée, l'étang de Berre, l'Adriatique ou l'océan Atlantique. Sur les Cévennes, le massif des Maures ou celui de l'Estérel. Sur l'île Verte, l'île de Vassivière ou l'île de Sein. Le Cap Blanc-Nez, le Cap Gris-Nez ou la pointe du Raz. La baie de Fos ou celle des Trépassés, la baie de Somme ou celle d'Audierne. Nous avons écrit sur et photographié Lyon, Paris, Aurillac, Saint-Nazaire ou Marseille. Bourges, Nantes, Saint-Flour, Angers, Sète, Nîmes, Dunkerque ou Charleville-Mézières. Clermont-Ferrand, Amiens, Narbonne, Strasbourg, Rome, Carcassonne ou New York. Et encore, sur la Creuse, le Cantal, la Corrèze, l'Ariège, le Puy de Dôme ou la Haute-Vienne ; sur l'Aveyron, la Lozère ou le Loiret. Et toujours, sur le Rhône ou la Meuse, sur la Vienne ou la Loire, la Clarée ou la Têt. Et, de même, sur Bordeaux, Montpellier, Libourne, Toulouse et Coutras. Sur Lille, Laval, Tours,

Nice, Blois, Millau, Cholet et Le Mans. Sur Port-Vendres, Orléans, Brest, Saumur, Quimper, Barcelone ou Rennes. Sur Châteauvert, les collines de Saint-Cyriaque ou de Paracol. Et, de même, sur Manosque, Embrun, Die, Barcelonnette et Forcalquier.

Et nous avons également écrit sur et photographié l'Aubrac, le Champsaur ou le Dévoluy, ainsi que le Gapençais, le Briançonnais et le Valgaudemar. Et encore, Thioux, Laragne, Céret, Veynes, Serre-les-Alpes, Le Canet-en-Roussillon, Collioure, Crest, Perpignan, Figueiras. Nous avons travaillé sur le Cézallier, le Mézenc ou le Canigou. La Dordogne, l'Argens, l'Isle, la Durance ou les deux Buëch. Et beaucoup, et longtemps, sur le Puy de Manse et la montagne Sainte-Victoire. Et encore, et toujours, sur les marais de Bourges et les Hortillonnages. La place Ducale et la place des Terreaux. Les quais de Seine (à Paris) et sur ceux de Douarnenez, du Guilvinec, du Tréport, du Havre ou de Saint-Malo. Sur Brocéliande et la Charente, sur Rochefort-sur-Loire et Rochefort sur Mer. Sur la côte Bleue, la mer d'Iroise, la côte de Cornouaille, la côte d'Émeraude, la côte Normande, ou sur etc. etc. etc. Les lieux donnent sur d'autres lieux ; tout comme les paysages, sur d'autres paysages. Le « chantier est ouvert » et il y a tant à arpenter et à découvrir. Et nous n'avons pas fini d'humer, ni d'entendre, ni de cheminer, ni de VOIR. Le chantier reste ouvert et nous poursuivons, derechef, et regardons tout ce qui se présente à nous « comme pour la première fois ».



La somme des deux
(paysages, motifs, chantiers)

Brigitte Palaggi et Olivier Domerg tiennent à remercier :

Jean-Luc Albert, Christian Arthaud, Laure Ballester, Michaël Batalla et toute l'équipe du Cipm, Marielle Barascud, Emmanuelle Bayamack-Tam, Pierre Bergounioux, Denis Bernard, Éric Blanco (Plaine Page), Jacques Bonnaffé, Charles-Mézence Briseul (Le Corridor bleu), Fabrice Caravaca (Dernier télégramme), Gabriel Carnévalé, Juliette et Jean-Claude Carrion, Marie-Thérèse Champesme (Villa la Brugère), Alain Chanéac, Michel Collot, Gérard Dabbène, Julien d'Abrigeon (et toute l'équipe des Cafés littéraires), François-Marie Deyrolle (L'Atelier contemporain), Charlotte Devanz, Jean-Marc Diaz, Sophie Domerg, Pascale Durbec, Dominique Dussuelle (St Flour communauté), Françoise Favretto (L'Atelier de l'agneau), Catherine Flament (Un comptoir d'édition), Michael Foucat, Christophe Galatry, Christophe Girard, Vincent Huygues, Pierre Ivart, Julien Knebusch (Artifice-poésie), André & Emmanuelle Laisi (NY Studio), Marianne Lanavère, Claudie Lenzi (Pleine Page), Patrice Luchet et Céline Bouthonnier, Chantal Maire, Sophie Marquis, Marielle Macé, la MJC de Martigues et son équipe, Étienne Noiseau (Euphonia), Pierre Parlant, Nicolas Pesquès, Jean-Marc Pontier, Christophe Roque, Paul Sanda (Rafael de Surtis), Pierre-Yves Soucy (La Lettre Volée), Jean-François Szymanski, Franck Tallon, Catherine Tourné (Lanskine), Didier Vergnaud (Le bleu du ciel), Frédérique Verlinden (tout particulièrement) et Pierre Vinclair.

Née à Aubenas, **Brigitte Palaggi** pratique la photographie depuis 1973 et a réalisé de très nombreuses expositions personnelles et collectives. Elle s'attache, généralement, à des séries thématiques pouvant s'étaler sur plusieurs années. Indépendamment de cela, elle a longtemps travaillé, seule ou en collaboration, sur différents paysages, en France et à l'étranger. Et en particulier, sur ceux des Ardennes, du Finistère, du Limousin ou du Calvados; et, très longuement, sur ceux du bassin de l'étang de Berre et des Bouches-du-Rhône (notamment, sur ceux de Marseille, Martigues, Fos-sur-Mer, La Crau, Port-de-Bouc et Port-Saint-Louis-du-Rhône) et des Hautes-Alpes. Travaux qui ont donné lieu à plusieurs expositions (dont *La Sainte-Victoire de loin en proche*, *La Montagne des marseillais*, *Le Puy de Manse*, *fragments d'un mont-monde* ou *Poétique du territoire*) et plusieurs publications.

Elle poursuit, de loin en loin, depuis 2005, un travail sur les paysages italiens; depuis 2017, sur la Normandie, et depuis 2019, sur les paysages du Cantal.

Une monographie (*Parmi d'autres possibles*) portant sur son travail et couvrant trente ans de photographie noir et blanc a paru aux éditions Le bleu du ciel.

Par ailleurs, elle a fondé le collectif AUTRES ET PAREILS avec Emmanuelle Bayamack-Tam, Olivier Domerg, Michael Foucat et Jean-Marc Pontier; collectif qu'elle a animé et co-dirigé durant trente ans (création d'expositions et de manifestations artistiques pluridisciplinaires, programmation de lectures publiques et de concerts, résidences de création, éditions de livres et de revues, etc.).

•

Né à Orléans, **Olivier Domerg** vit depuis la prime enfance dans le sud-est de la France (Bouches-du-Rhône et Var). Il écrit depuis plus de trente cinq ans *sur* le paysage ou *dans* le paysage, et souvent également, *devant lui* ou *au-devant de lui*. Plus d'une vingtaine d'ouvrages ont paru, abordant aussi bien des espaces naturels (*Berre aux petits pieds*), des espaces urbains (*Treize jours à New York, voyage compris*), des architectures (*EN LIEU ET PLACE*), des lieux multiples ou isolés (*Le ciel, seul*; *Restanques*; *Une Campagne*) ou encore, des entités géographiques — océan, montagne, fleuve ou département (*L'articulation du visible*; *Fragments d'un mont-monde*; *Rhôneo-Rodéo*; *Le chant du hors champ*; etc.).

Après avoir longtemps travaillé sur ceux du Finistère sud, de l'Italie, des Hautes-Alpes, du Var ou des Bouches-du-Rhône, il a effectué dernièrement plusieurs résidences sur ces questions : notamment, au centre international d'art et de paysage de l'île de Vassivière, pour un projet sur le plateau de Millevaches; à Charleville-Mézières, à l'invitation d'ARTIFICE-Poésie, pour un projet sur le paysage des Ardennes (avec la photographe Brigitte Palaggi); dans la Drôme et l'Ardèche, à l'invitation des Cafés littéraires, pour un projet sur le fleuve Rhône (avec la photographe Brigitte Palaggi); en Belgique, à l'invitation de la Maison de la poésie d'Amay, pour un projet sur La Meuse; à Arromanches, à l'invitation de la Villa La Brugère, pour un projet sur les paysages normands (avec la photographe Brigitte Palaggi); dans le Cantal, à l'invitation de Saint-Flour communauté, pour un projet d'écriture et de création sur les paysages du département (avec la photographe Brigitte Palaggi).

Certains de ses textes ont fait l'objet d'expositions ou de publications en collaboration avec des photographes, plasticiens ou musiciens. C'est le cas de *La Somme des deux*, n°51 de l'Affiche (revue murale de poésie), réalisée avec la photographe Brigitte Palaggi, qui a paru aux éditions

Le bleu du ciel. Ou encore de *Le Puy de Manse, fragments d'un mont-monde*, exposition et livre, Musée Muséum Départemental – Gap, de mai à octobre 2013.

Enfin, engagé durant trente ans au sein du collectif AUTRES ET PAREILS dans des actions artistiques multiples (éditions de livres et revues ; créations d'expositions pluridisciplinaires, manifestations culturelles ; programme de lectures publiques et de concerts), il a coordonné de nombreuses expositions, manifestations et catalogues, dont *Poétique du territoire* (Médiathèque Louis Aragon, Salle de l'Aigalier, Martigues, et dans une dizaine de lieux en France, octobre-décembre 2014) ; *Comment et pourquoi des portraits de carton, scotch, ficelle, papier, etc.* autour du plasticien Patrick Sinton (centre international de poésie *Marseille*, du 18 janvier au 23 février 2002 / Musée Ziem, Martigues, du 6 février au 26 mai 2002).

•

Née en 1973 à Paimboeuf (France), **Marielle Macé** est chercheuse et écrivaine. Directrice de recherche au CNRS et directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), ses livres (essais, poèmes) prennent la littérature pour alliée dans une pensée et une mise en débat des formes de la vie — vie sociale, vie commune, vies précaires, paysages vulnérables. Parmi ses publications : *Styles. Critique de nos formes de vie*, Gallimard, 2016 ; « Nous », dir., Critique, 2017 ; *Sidérer, considérer. Migrants en France*, Verdier, 2017 ; « Vivre dans un monde abîmé », dir., Critique, 2019 ; *Nos cabanes*, Verdier, 2019 ; *Parole et pollution*, AOC, 2021 ; *Une pluie d'oiseaux*, Corti, coll. « Bibliophilia », 2022. Et tout dernièrement, en août 2023, *Respire*, Verdier.

•

Emmanuelle Bayamack-Tam est née le 16 mars 1966 à Marseille, où elle a passé toute son enfance et son adolescence. Agrégée de lettres modernes, elle enseigne depuis trente ans le français dans un lycée de la banlieue parisienne. Membre fondateur de AUTRES ET PAREILS, une association de création pluridisciplinaire, elle a co-dirigé également, avec Jean-Marie Gleize et Olivier Domerg, les éditions Contre-Pied, depuis leur création en 1994.

Elle publie aux éditions P.O.L. Elle a reçu le prix Alexandre-Vialatte pour *Si tout n'a pas péri avec mon innocence* (2013), le prix du Livre Inter pour *Arcadie* (2018), une fable politique et écologique, et, en 2022, le Prix Médicis pour *La Treizième Heure*. Ses deux derniers livres : *Rai-de-cœur* (2023) et *Autopsie mondiale* (2023). Elle écrit également des romans plus « noirs » sous le pseudonyme de Rebecca Lighieri. *Les garçons de l'été* (2017) et *Il est des hommes qui se perdront toujours* (2020) ont rencontré un grand succès.

DOSSIER DE PRESSE

©

CIPM

BRIGITTE PALAGGI

OLIVIER DOMERG

LES ÉDITEURS CITÉS

SEPTEMBRE 2023

« Le paysage c'est le monde. Le monde tel qu'il est. Le monde tel qu'il va ». Tous les signes et stigmates sont là. Outre la beauté brute et têtue de la nature, l'irréductibilité de la Méditerranée ou des Alpes ; outre la situation particulière de ces territoires, les balafres et strates inexpugnables des infrastructures portuaires et industrielles, l'avidité dévoreuse des zones d'habitat urbain ; il y a l'épreuve physique. Celle du regard. Celle de la marche. Le flux des sensations et de la pensée. Celui des images, des mots et des sons pour l'approcher, l'appivoiser et en rendre compte. Tout ce « chant général » que l'on peut aussi appeler : *poétique du territoire*.

Olivier Domerg, *Poétique du territoire*, Autres et Pareils, 2014.

Centre international de poésie

Centre de la Vieille Charité
2, rue de la Charité
13002 Marseille

Expositions

du mercredi au samedi
11h00-13h00 / 14h00-18h00

Bibliothèque

du mercredi au samedi
14h00-18h00

T : +33 (0)4 91 91 26 45
@ presse : Dina Elnoamany
communication@cipmarseille.fr
w : cipmarseille.fr

cip m

centre international de poésie marseille

VERNISSAGE

JEUDI 14 SEPTEMBRE À 17H
EN PRÉSENCE DES ARTISTES

CONFÉRENCE

SAMEDI 16 SEPTEMBRE À 11H
STÉPHANE BAQUEY
POÉTIQUES DU DÉPAYSAGE

LECTURE

SAMEDI 16 SEPTEMBRE À 16H
BRIGITTE PALAGGI ET OLIVIER DOMERG
LA VERTE TRAVERSÉE

PERFORMANCE

SAMEDI 25 NOVEMBRE À 16H
LAURE BALESTER, OLIVIER DOMERG,
CHRISTOPHE ROQUE
RHÔNÉO RODÉO



VILLE DE
MARSEILLE

RÉGION
SUD PROVENCE
ALPES
CÔTE D'AZUR

PRÉFET
DE LA RÉGION
PROVENCE-ALPES-
CÔTE D'AZUR

CNL
CENTRE
NATIONAL
DE LITTÉRATURE

AIX
MARSEILLE
PROVENCE

DÉPARTEMENT
BOUCHES
DU RHÔNE

sofia

FONDATION
JEAN MICHALSKI
POUR
L'ÉCRITURE
ET LA
LITTÉRATURE